

## **L'essai : témoigner la défaite, représenter l'insoutenable réalité mexicaine. Le cas de Cristina Rivera Garza et Sergio González Rodríguez**

CHLOÉ GAUTHIER

### **Introduction**

---

1. L'essai, que nous pouvons définir comme une forme d'écriture mobile et critique qui s'inscrit dans l'actualité, participe à l' « activisme culturel », pour reprendre les termes de Josefina Ludmer quand elle évoque son concept de « Littérature post-autonome » (Ludmer, 2013), et sert à concevoir un fonctionnement de l'imaginaire collectif. En ce qui concerne les écrivains de l'ère post-moderne, caractérisée par une vision plurielle du monde, les enjeux sont pour eux de définir le présent pour pouvoir agir, ou encore « produire du présent », comme le revendique l'écrivaine mexicaine Cristina Rivera Garza (Rivera Garza, 2015). Si nous pouvons envisager la littérature comme un espace autonome qui se différencie des autres champs (politique, social, économique) et a ses propres caractéristiques, force est de constater que les événements politiques actuels ont des répercussions sur les écrits, l'écrivain et son environnement étant indissociables.
2. À propos du Mexique, les écrivains ont conscience de la nécessité d'écrire pour réagir, dépasser, s'opposer à la violence qui se généralise dans le pays depuis 2006. Rappelons qu'à cette date, le président Felipe Calderón ordonne le déploiement d'une armée considérable pour combattre les bandes criminelles liées au narcotrafic dans les régions frontalières (Michoacán, Jalisco, Guerrero, Basse-Californie, Chihuahua, Sinaloa). Cette initiative militaire marque le début de longs conflits armés qui entraînent les citoyens dans ses effets dévastateurs. Malgré tout, ces mesures drastiques du gouvernement contre le narcotrafic semblent incapables de résoudre l'anomie sociale, puisque le Mexique est en proie à un accroissement alarmant de la violence. Une entreprise militaire qui se solde donc par un échec, voire une défaite dans les esprits, dans la conscience populaire. Cependant, la défaite n'est pas toujours un marqueur d'anéantissement et de malheurs définitifs ; elle peut générer de révolte et la résistance. En soi,

elle est propice à l'invention créatrice et s'inscrit dans la mémoire historique dans la mesure où les erreurs du passé ne sont pas à répéter. Ainsi, le thème de cette journée, à savoir « les écritures de la défaite », pourrait nous faire nous interroger sur la question de savoir comment penser la défaite dans le contexte contemporain mexicain, vu sous l'angle de la « nécro-écriture », pour reprendre la définition de Cristina Rivera Garza, c'est-à-dire, une « écriture qui peut répondre à une stratégie communicative du pouvoir hégémonique qui se fonde sur l'exclusion et sur l'individualisme » (*ibid.*), et utilise le langage comme moyen de subversion contre la violence et les crimes au Mexique. En guise de réponse pour penser un avenir meilleur, les essayistes Cristina Rivera Garza et Sergio González Rodríguez s'approprient cette défaite au quotidien, et se lancent le défi de témoigner et dénoncer l'extrême violence qui déferle dans leur pays. À ce sujet, les essais *Dolerse: textos de un país herido* (2011), de Cristina Rivera Garza, et *El hombre sin cabeza* (2009), de Sergio González Rodríguez, exposent la fissure du tissu social et l'incompétence des institutions mexicaines pour mettre un terme à leur politique défaitiste. Au moyen d'une écriture aux hybride et transtextuelle, autrement dit qui transgressent la norme, les écrivains nous amènent à nous pencher sur la réalité de leurs pays et à rappeler au citoyen qu'il est de son devoir d'agir. Il conviendrait de rendre compte des conséquences de la violence sur la population, d'analyser ses effets néfastes, mais aussi de voir comment les essais se nourrissent de la douleur au quotidien pour mieux la guérir. Comme l'a dit Jorge Luis Borges : « Los hombres siempre han buscado la afinidad con los troyanos derrotados y no con los griegos victoriosos. Quizá sea porque hay una dignidad en la derrota que a duras penas corresponde a la victoria. » (Borges, 2001 ; 61-74)

3. Si nous partons du fait que l'écriture permet de panser les plaies, de trouver des moyens de la rémission et d'admettre la défaite comme une réconciliation sociale, nous proposons d'examiner les deux textes mentionnés pour nous interroger sur l'avenir de la société mexicaine. Par ailleurs, nous pourrions envisager la défaite comme un élan de résistance collective, si tant est que l'unité identitaire existe, dans le but de préserver une certaine cohésion nationale. De cette souffrance générale et de la lassitude des corps retrouvés chaque jour dans des fosses à cause du trafic de drogue, de la corruption et de rixes entre gangs, nous retiendrons que la douleur permet de réunir un peuple et d'ouvrir des pistes de réflexion.

4. Afin de réduire la fracture sociale, les essais *Dolerse: textos de un país herido* et *El hombre sin cabeza* proposent un moyen de guérison aux souffrances du peuple et questionnent la violence perturbant la discipline des corps dans la « nécro-politique », à savoir une politique marquée quotidiennement par la présence de la mort, l'indifférence à l'égard de la cruauté causée par la disparition du sentiment de justice – selon les théories du philosophe Achille Mbembe. Nous nous centrerons en premier sur l'essai de Cristina Rivera Garza, qui invite les lecteurs à se rassembler autour de la douleur et de panser leurs blessures – ce qui laisse penser que la défaite dans le contexte moderne renforce l'appartenance commune au peuple mexicain. Puis, nous étudierons l'essai de Sergio Gonzalez Rodríguez, qui, au moyen de procédés d'écriture réalistes, interroge les aspects protéiformes de ce nouveau Mexique qui vit en fonction des mouvances de la globalisation.

### **1. *Dolerse: textos de un país herido* : l'écriture de la douleur, du deuil et de la réconciliation sociale**

---

5. Tout d'abord, notons qu'il existe dans la littérature mexicaine une forte relation entre la mort et l'écriture, et que cette relation engendre des récits qui explorent la frontière entre les deux. En effet, Juan Rulfo est l'un des exemples inévitables pour ce qui est de cette tension entre réalité et mort, avec l'exemple de Comala, la nécropole où l'on peut aussi bien côtoyer les morts que les vivants. Ce contact avec la mort, Cristina Rivera Garza le sent au quotidien puisque depuis la défaite des initiatives de l'armée calderoniste, le pays subit des pertes humaines considérables : «México es un país en el que han muerto, dependiendo de las fuentes, entre 60 y 80 mil ciudadanos en circunstancias de violencia extrema durante los años de un sexenio al que pocos dudan en denominar como el de la guerra calderonista.» (Rivera Garza, 2013 ; 17)
6. Si dans un premier temps Cristina Rivera Garza affirme que la « littérature n'a pas de fonction sociale » (Talavera, 2015), nous pouvons néanmoins affirmer qu'en tant qu'écrivaine, elle endosse le rôle d'agent social pour s'engager avec les citoyens et qu'elle prend la responsabilité de s'opposer aux discours officiels, politiques et médiatiques – qui s'éloignent de la réalité, celle endurée au quotidien par les individus qui font le deuil de

proches disparus. Notons que l'essai de Cristina Rivera Garza offre deux versants : le premier traite explicitement des causes qui ont plongé le pays dans une désorientation et une paralysie totales à cause de l'étalement des morts sur les voies publiques, tandis que le second aborde les ébauches audacieuses de quelques individus, qui brisent le silence et dénoncent à haute voix les travers de la société. La défaite, dans le texte, est spécifiquement présente parce que la narratrice s'imprègne totalement de la douleur, de la perte et de la nausée qui règnent dans les esprits, et par conséquent, écrit avec désillusion, projetant dans l'écriture ses inquiétudes et ses doutes quant à l'avenir de la société mexicaine.

7. Pour mener à bien notre étude, rappelons que la signature, en 1992, de l'Accord de libre-échange (ALENA) entre le Mexique, les États-Unis et le Canada a favorisé le développement d'une politique néo-libérale fondée sur la rentabilité et la productivité, et privilégie l'individualisme au détriment des entreprises collectives. À l'instar des acteurs néo-libéraux, les narco-trafiquants développent des capacités d'adaptation pour gérer leur trafic de drogue dans une demande toujours en hausse. D'emblée, ce recul de la politique au moment de veiller au bien commun et au bon fonctionnement de la société est explicitement dénoncé par l'auteure :

En el caso de México de fines del XIX e inicios del XXI el horror va íntimamente ligado al retroceso del Estado en materias de bienestar y protección social y, consecuentemente, al surgimiento de un feroz grupo de empresarios del capitalismo global a los que se les denomina de manera genérica como el Narco. Se trata, pues, del horror de un Estado que, en pleno retroceso ante los intereses económicos de la globalización, no ha hecho más que repetir una y otra vez aquel famoso gesto de un traidor : lavarse las manos. (Rivera Garza, 2011 ; 4)

8. Cette position dénonciatrice livre ici le portrait d'un État lâche qui abandonne ses citoyens en cédant aux charmes de l'industrie capitaliste. En quelque sorte, la politique confère des modes de souveraineté « dont l'une des caractéristiques est de produire la mort à partir d'une manière de calcul purement instrumental de la vie et du politique – à partir d'une administration purement dépensière des corps humains, et de laquelle résulte la décharge de tous ceux qui ne comptent pas » (Mbembe, 2007). Dans une volonté de placer « les morts » au grand jour, l'écriture de Cristina Rivera Garza honore continuellement leur présence grâce au langage :

Dolerse es eso: decir su dolor, decir que añoramos a nuestros muertos, que con ellos se fue una parte de nuestro cuerpo; esos muertos que son o no son dis-

C GAUTHIER, « L'essai : témoigner la défaite, représenter l'insoutenable réalité mexicaine... »

tintos, que son como todos nosotros y forman parte del estado mexicano como cada uno/a y cualquiera. (Palaisi-Robert, 2014 ; 229)

9. Par ailleurs, afin de souligner l'insécurité omniprésente, l'auteure en vient à comparer l'État à un corps, dépourvu d'entrailles : «El Estado sin entrañas produjo así el cuerpo desentrañado : esos pedazos de torsos, esas piernas y esos pies, ese interior que se vuelve exterior, colgando.» (Rivera Garza, 2011 ; 31)
10. À de nombreuses reprises dans le texte, l'État s'apparente à un cadavre en putréfaction, à cause de l'indifférence et de la négligence de ses institutions dans la protection des corps des individus – une irresponsabilité qui va à l'encontre du pacte social entre État et citoyens. Cette relation étroite entre Corps et État semble courir à sa perte puisque, dans un sens, les corps sont inéluctablement dépendants de l'État. Cette dépendance est mise en scène dans un chapitre de l'essai, avec l'intervention d'une protagoniste malade dont l'absence de nom pourrait être l'allégorie de l'ensemble des corps souffrants. Depuis son lit d'hôpital, elle écrit à un représentant politique, Rodolfo Faguada, gouverneur du Territoire du Nord de la basse-Californie. Dans un état fragile et présentant des symptômes d'infection sanguine, sans famille pour prendre des décisions, la patiente attend la réponse des autorités pour connaître la suite du traitement qu'on acceptera de lui donner. De cette manière, en mettant en relief cette femme souffrante, la narratrice démontre que le sort de son corps est entre les mains de l'État : «Al entender de una mujer de avanzada edad y sin familia a la cual recurrir, ese destino final no era ni una cuestión menor ni meramente personal en sentido estricto. Sus entrañas eran cuestión de Estado» (*ibid.* ; 32). Difficile alors d'imaginer, dans cette politique défailante, une possible guérison pour un personnage dont la seule aspiration est de mener une vie ordinaire. Cette attente interminable nourrit le tragique de la situation, révèle l'incurie sociale de l'État, la population étant livrée à un oubli général ; le champ est alors libre pour la violence et un sentiment de défaite généralisé.
11. La violence et la peur qu'elle génère est aussi un facteur d'insécurité et de dispersion sociale, un facteur de ralentissement de la créativité collective. Par conséquent, elle va séparer les individus. Dans le dernier chapitre de *Dolerse: Textos de un país herido*, appelé «-XX: SEGUIR ESCRIBIENDO», Cristina Rivera Garza avance l'argument que l'écriture, en tant que production littéraire, n'est jamais finie dans le temps. Si l'on rappelle

les principes de la mort de l'auteur, initiés par Roland Barthes en 1968, le texte évolue dans sa continuité, et dans son futur : «el destino del libro está en su porvenir, no es su origen», estime Rivera Garza (Rivera Garza, 2013 ; 50). Dans cet extrait, nous sommes face à la volonté de l'auteure d'écrire au service de la communauté et d'inscrire sa pensée dans un cadre social : «Porque nos volvemos sociales en el lenguaje. Mi yo de ti. Tu tú mío de mí. Nuestro ustedes de ellos.» (Rivera Garza, 2011 ; 98)

12. Dans le but de donner à son essai un élan de réussite, qui mettrait un terme au pessimisme et à au sentiment de défaite, l'auteure insiste sur son engagement fort *via* l'écriture à la première personne, qui à la fois façonne son esprit et la place dans une volonté d'amélioration. À cet égard, la narratrice, au moyen du « je » parvient à faire parler plusieurs personnes, dans une constante idée de dialogisme – si l'on suit l'idée que le « je » n'est pas individuel et autonome, mais une forme mobile qui tendrait vers le « nous ». Cette technique narrative pour représenter plusieurs personnes issues de différents groupes, sociaux, ethniques ou de genre, sert à accorder la parole aux individus faisant preuve de courage pour affronter l'État. Au fil des chapitres, en ayant recours à des poèmes aux formes hybrides qui renouent le lien, la voix de la narratrice se mélange à celle de femmes – parmi lesquelles figurent Luz María Dávila et Elvira Arellano – qui se mobilisent socialement et politiquement, pour rendre hommage à leurs proches, à leurs enfants, victimes des meurtres en séries commis par les narcotrafiquants :

Discúlpeme, Señor Presidente, pero no le doy la mano / usted no es mi amigo. Yo no le puedo dar la bienvenida / Usted no es bienvenido / nadie lo es.  
Luz María Dávila, Villas de Salvárcar, madre de Marcos y José Luis Piña Dávila de 19 y 17 años. (*ibid.* ; 11)

13. Nous pouvons constater qu'afin d'établir une continuité dans l'élaboration hétérophonique du texte, le choix de l'auteure est de fusionner les voix, créant ainsi un ensemble polyphonique qui reprend les différentes identités sociales, et permet de former un écho pour honorer les morts, en l'occurrence, les deux enfants de Luz María Dávila. Cet engagement dans l'écriture permet de donner aux citoyens les moyens de lutter pour leur avenir. En effet, « C'est lorsque le dialogue s'arrête, que tout s'arrête. » (Clotmarco, 2014)
14. Cet empêchement dans l'agenda tragique s'inscrit dans l'écriture, et confère au langage une nouvelle réalité – en lien avec les forces globali-

santes et modernes. Le langage semble en quelque sorte être un indice de santé publique et un vecteur d'émotions. Cristina Rivera Garza, dans un jeu intertextuel continu, invente une manière d'écrire destinée à mettre en lumière les corps endoloris qui subissent la répétition absurde de la violence. Si un semblant d'unité nationale a vu le jour, avec les débuts de la révolution mexicaine, qui promouvaient l'égalité entre les groupes sociaux et une juste répartition de la terre, les injustices et la violence semblent se reproduire inévitablement dans le présent et accompagnent l'aspect inévitable de la mort :

Despierta, la historia se pasea por las calles de la ciudad o las veredas de los campos con su hambre auestas. Fauces en vela. La historia nos recuerda, siempre, que somos mortales. Que hay cosas irresueltas. (Rivera Garza, 2011 ; 24)

15. L'auteure soulève et souligne les erreurs du passé qui refont surface dans le présent et noircissent les horizons de l'avenir mexicain. En effet, pour illustrer ce propos, elle consacre un chapitre entier au conte «Luvina», de Juan Rulfo, pour lier les événements du passé à ceux du présent par le biais de la répétition insistante de la phrase «¿En qué país estamos Agripina?»

“¿En qué país estamos, Agripina?”. Frente a una guerra espuria que organizó un Presidente para quien su legitimidad política ha sido más importante que el bienestar y la protección de la población civil, la misma pregunta: “¿En qué país estamos, Agripina?”. Es el país en el que nos convertimos, Juan. Acaso por callar. Acaso por no escuchar las voces de los otros. Acaso por cerrar los ojos. (*ibid.* ; 52)

16. Une intertextualité qui atteste de la fatalité de l'histoire, enferme perpétuellement les citoyens dans un cercle de violence. La désillusion des hommes du paysage de Luvina, cette non-évolution du gouvernement, en terme de protection et de réformes, se perpétue dans le présent, aboutissant à la perte totale de crédibilité de la politique.

17. À la lecture de l'essai de Cristina Rivera Garza, nous constatons que la défaite et la défaillance politiques des institutions mexicaines a pour conséquence la naissance d'une écriture réflexive et engagée socialement afin d'aider le lecteur à prendre conscience de la situation dans laquelle il évolue, et à trouver des moyens de résistance à la « nécro-politique ». Sa volonté de soudure sociale s'érige contre la perte des valeurs collectives qui vont à l'encontre du sentiment d'unité nationale. Ainsi, *Dolerse: textos de*

*un país herido* s'inscrit-il dans le courant de l'écriture communautaire permettant de réunir les consciences mexicaines pour lutter contre la peur et la paralysie qui entravent la créativité.

## **2. *El hombre sin cabeza* : dire l'indicible**

---

18. Attachons-nous dès à présent au traitement de la défaite dans l'essai *El hombre sin cabeza*, de Sergio González Rodríguez, dont l'esthétisme décrit le paysage mexicain d'une façon réaliste et crue. Contrairement à Cristina Rivera Garza, qui fait appel au lecteur pour l'aider à réfléchir et à adopter une position critique sur la situation du Mexique, González Rodríguez n'aborde pas théoriquement les aspects alarmants du contexte, mais projette des images brutales pour le regard des lecteurs. Comme si nous étions des spectateurs devant une tragédie, nous assistons au défilé des caractéristiques morbides des régions allant du Yucatán à Nuevo León. Ce parcours dans la géographie scabreuse ne peut que souligner l'ampleur des dégâts dans le décor et les esprits locaux. Au moyen du point de vue d'un narrateur homodiégétique et omniscient, qui livre ses émotions avec l'exaltation extrême de ses sens, nous expérimentons à ses côtés, le déferlement de la violence qui touche toutes les sphères de la société :

Aquel asesinato fue parte de una serie de crímenes que a la fecha ha continuado en Acapulco, y cuyas víctimas son delincuentes, policías, funcionarios, empresarios, un periodista, agentes de inteligencia. La guerra de los traficantes de droga llegó a su clímax aquí cuando aparecieron restos de cuerpos descuartizados y las decapitaciones. Lo que era secreto, se convirtió en un alarde de retos explícitos entre los bandos enfrentados. (Rodríguez González, 2009 ; 25)

19. La focalisation sur la nature et la géographie des différentes régions s'enchaîne avec la description de l'espace urbain, pour rentrer pleinement dans cette nouvelle réalité ; le narrateur invite le lecteur à prendre contact avec la criminalité et le désordre. Comme le signale Carlos Fuentes dans *Geografía de la novela*, l'écriture sert à atteindre une «realidad invisible, fugitiva, desconocida, caótica, marginal y a menudo, intolerable, engañosa hasta desleal.» (Fuentes, 1993 ; 28) L'intention du narrateur dans cette forme de l'essai est mimétique et, par ses effets de réalisme, il cherche à immerger le lecteur dans le chaos urbain :

Las calles cuesta arriba y estrechas se saturan de coches y camiones cuyos conductores se exasperan de sí mismos y hacen sonar la bocina colérica, o dejan escuchar a todo volumen la música que escuchan en un contradictorio afán



C GAUTHIER, « L'essai : témoigner la défaite, représenter l'insoutenable réalité mexicaine... »

sedante : hip hop a ritmo de cumbias o vallenatos colombianos, aplicaciones afroantillanas en plan tecnoelectrónico, baladas gemebundas, bandas de música regional de Sinaloa que usan la tuba y el falsete del cantante en contrapunto. (Rodríguez González, 2009 ; 12)

20. La description détaillée des lieux nous amène à constater la décadence du paysage du littoral pacifique qui, en lieu et place de la mer, de la montagne et de la côte, qui représentent principalement les symboles de Michoacán, montre un espace désormais dominé par la violence, l'insécurité et la perversité. Comme dans le roman de Carlos Fuentes, *La plus limpide région* (1958), l'espace urbain devient à la fois personne et scène. Rappelons-nous la description détaillée du personnage de Ixca Cienfuegos de la ville de Mexico, présentée comme un *locus horribilis*, provoquant un effet de réalisme horrifique chez le lecteur : « Viens, laisse-toi tomber avec moi dans la cicatrice lunaire de notre ville, ville poignée de bouche d'égout, ville cristal d'effluves et givre minéral, ville présence de tous nos oublis, ville aux falaises carnivores, ville douleur immobile, ville de la brièveté immense... » (Fuentes, 1964 ; 16-17)

21. Dans notre cas, nous sommes directement témoins de l'enfer terrestre dans la baie d'Acapulco, devenue un véritable terrain d'expérimentation des bandes criminelles pour exercer leurs pratiques brutales et criminelles. Au fil des chapitres, nous assistons à la dégradation continue du panorama mexicain, perdant totalement ses richesses, originelles et naturelles, comme, par exemple, les symboles mythiques de la région de Michoacán. L'implantation des activités illicites des narco-trafiquants ternissent l'espace et provoquent des bouleversements irrémédiables dans la configuration des lieux. Nous pouvons remarquer que l'étalage sur les voies publiques des corps déformés, anéantis dans une violence qui semble ne plus avoir de limites, dévoile d'autant plus l'absurdité de la condition humaine qui court irrémédiablement à sa perte. De cette manière, l'auteur témoigne des aspects d'une société qui a perdu la raison, réduite à contempler dans l'effroi l'annihilation des corps, mais qui semble trop paralysée et fascinée par le crime pour y mettre un terme, d'une manière ou d'une autre. La banalisation de l'horreur par les médias et les défis esthétiques sur les corps, qui attisent les pulsions meurtrières des narco-trafiquants, ne s'émeuvent pas à l'heure de la globalisation et des réactions instantanées sur les réseaux internationaux. Par ailleurs, la violence semble avoir atteint son apogée et un retour en arrière semble dès lors difficile, voire impos-

sible, étant donné, surtout, l'ancrage dans les mentalités de la réalité de l'impunité du crime et l'indifférence. Ce manque de réaction et de révolte de la part des individus s'avère être un engrenage pour le phénomène destructeur. Or, cette incohérence dans le texte est indéniablement liée au système frauduleux des institutions pour régler les conflits. Les narco-trafiquants, dans leurs démonstrations de puissance et d'intimidation, arrivent à former un contre-pouvoir face à celui des autorités fédérales, et, de ce fait, définissent librement le droit de vie et de mort sur les personnes. Ce bouleversement dans l'arbitrage des vies et des morts est propre à la « biopolitique<sup>1</sup> », selon la définition qu'en donne Michel Foucault, c'est-à-dire un type de pouvoir qui s'exerce sur la vie : la vie des corps et celle de la population. Cette nouvelle souveraineté, qui se dresse contre celle du gouvernement, ne rassure pas et conduit à une totale inversion des équilibres, notamment dans la région d'Acapulco :

Las inversiones que sirven para limpiar la procedencia turbia del dinero, fueron la plataforma de un negocio que persuadía con la frase « plata o plomo », y que después dejó de ser pertinente. En comunidades desiguales, todos prefieren la plata, pero esa preferencia unánime lleva consigo la discordia, y se desbordan el plomo y la sangre. (Rodríguez González, 2009 ; 11)

22. Ce nouveau régime, qui devient majoritaire, bouleverse de façon irrémédiable les comportements, mais témoigne aussi de la tournure tragique que prennent les événements, puisqu'à l'évidence, les morts n'ont plus d'importance et la capacité à passer outre est reine : «La gente muere y todos se apresuran al olvido» (*ibid.* ; 24). En dehors de la présentation de ce paysage meurtri, il semblerait que le narrateur ait perdu ses capacités à adopter un point de vue et à réagir. Le narrateur/auteur, dans le récit, n'est pas amené à modifier son évaluation sur les événements ; il adopte seulement une posture passive. La cohabitation avec le crime se fait sentir lorsque, pour mener son enquête sur la mort de son frère, dans la région de Tabasco, il décide lui-même de contacter un *sicario*, que l'on appellera «El decapitador». Ce personnage du *sicario* livre un discours hallucinant et bouleversant, narrant l'homicide qu'il commet dans une simplicité et banalité effrayante :

Primero me tomo cuatro o cinco tequilas antes de actuar, porque no sé si vamos a encontrar al candidato y ejecutarlo. Llegado el momento, con o sin testigos del grupo, todavía calentito el cuerpo, lo pongo boca abajo, en el borde de

1 « Biopolitique », néologisme de Michel Foucault, introduit dans *Dits et écrits*, Paris, Quarto Gallimard, 1978, p. 337.

C GAUTHIER, « L'essai : témoigner la défaite, représenter l'insoutenable réalité mexicaine... »

un sillón o silla, y le dejo caer el machete, siempre con las dos manos para tener fuerza y que no me rebote el golpe con el hueso de la columna. Después meto la cabeza en una toalla, o con las ropas del muerto la envuelvo para que le salga toda la sangre. (*ibid.* ; 148)

23. Ce personnage, qui a été recruté par un Cartel pour sa capacité à tuer, témoigne de l'incohérence des normes et des comportements dans la société, mais aussi de l'abandon des institutions, telle l'école, au moment de lui assurer protection et éducation. En effet, livré à lui-même, ce garçon se consacre à des activités criminelles pour faire vivre sa famille, et qu'il n'envisage pas une reconversion sociale puisque l'enracinement dans la narco-sphère lui permet de sortir la tête de l'eau et d'acquérir rapidement des richesses satisfaisantes. L'État mexicain est totalement défaillant dans la mesure où il n'assure pas l'éducation de sa jeunesse ; il les laisse livrés à eux-mêmes, à de faux savoirs, et à de fausses illusions. De cette manière, la force du peuple, les jeunes gens qui auraient la volonté de se révolter deviennent des anti-héros et se convertissent en laissés-pour-compte. Cela nous rappelle le jeune personnage orphelin de Lobo, dans *Trabajos del Reino* (2010) de Yuri Herrera, qui baigne dans l'illusion et la crédulité, victime de l'irresponsabilité et du délaissement de l'école, faute de voir ce qui est inscrit sur le tableau à cause de problèmes de vue, et qualifié de «bestia» (Herrera, 2010 ; 15) par son enseignant. Voici donc le visage d'une société défailante, qui accouche de figures criminelles et les condamne à opter pour un mode de vie dangereux pour survivre. Ce récit de l'horreur participe premièrement, à l'effacement de la distinction entre vie et mort ; et, deuxièmement, à la disparition d'une quelconque intensité émotive. Nous sommes pleinement confrontés au malaise social, qui montre la défaite de la société, dans toute sa monstruosité et qui semble se complaire dans la violence.

24. La défaillance et la défaite sociale sont par ailleurs dues au manque d'autorité et à l'absence de mesures pour contrer la violence quotidienne. Les autorités ou autres représentants de l'État ne sont que très ponctuellement présentes dans le récit. Il y a bien le discours d'un policier dans le seul «Caldo de cabezas», mais son intervention ne traduit qu'une contemplation passive de la violence et confirme l'enracinement des schémas néfastes de la criminalité. Fasciné par l'atrocité du crime, le policier s'en tient à décrire les atrocités de la scène, ce qui alimente d'autant plus l'effet-spectacle. De ce fait, nous pouvons dire que le personnage est clairement déchu de ses fonc-

tions ; l'émotivité et sa volonté de justice sont clairement absentes et révèlent par ailleurs que l'horreur a paralysé tous les groupes, même ceux qui auraient le pouvoir et le devoir d'y mettre un terme.

Un policía federal que presencié el hallazgo de un decapitado en Tierra Caliente de Michoacán menciona que la humedad olía a flatulencias, o algo indefinible y nauseabundo que el vientre no alcanzó a digerir. “Es obvio”, dice: “el calor acelera la putrefacción y atrae la fauna cadavérica.” (González Rodríguez, 2009 ; 43)

25. Cette phrase, qui semble anodine, presque appropriée au contexte, dénonce en fait le manque de recul des autorités et l'impassibilité devant l'étalage de l'horreur. La logique du rôle des agents de police, et donc du pouvoir des autorités semble inversée, elle n'obéit plus à une éthique et devient, par sa passivité, impuissante dans le système politique mexicain. La méthode du narrateur-enquêteur semble légitime, il s'approche le plus près de la béatitude institutionnelle qui ne laisse en rien croire en un avenir meilleur et juste. Le crime se révèle régner en maître et envahit constamment l'espace. Cette intervention de l'agent de police fédéral nous paraît presque inutile parce qu'elle ne donne pas l'impression que le policier agisse en redresseur de torts.

## Conclusion

---

26. L'étude de ces deux essais montre que la défaite dans l'écriture est traitée de plusieurs façons. Les deux stratégies des auteurs – bien qu'elles divergent – répondent à une même volonté de dénoncer la politique défaitiste et nocive dans le contexte mexicain moderne. Cristina Rivera Garza et Sergio González Rodríguez construisent une esthétique du désordre et de l'anomie sociale pour représenter leur pays. Les stratégies qu'ils adoptent l'un et l'autre dans leurs essais permet de dévoiler la fragilité du tissu social, mais aussi de proposer des moyens de résistance face à la « nécro-politique ». L'écriture de Cristina Rivera Garza se veut légitime pour s'engager à dire l'indicible, témoigner de la souffrance, transcrire l'inconcevable et admettre la défaite dans les mentalités mexicaines. Or, à l'arrivée, l'efficacité et la force de son essai créent un espoir pour rassembler les consciences éparpillées et soulignent l'urgence de s'informer sur la situation. Au moyen de l'écriture communautaire, en proposant une réappropriation des formes traditionnelles et anciennes dans l'écriture, elle démocratise le texte et le

laisse à la portée de tous, encourageant la dimension publique de l'écriture. Ainsi, ces efforts de partage et de communication, par ses stratégies littéraires qui marquent les esprits, expriment le « besoin urgent d'un changement radical, [...] afin que le peuple mexicain puisse s'épanouir et retrouver enfin son identité », comme l'affirmait l'écrivaine Rosario Castellanos<sup>2</sup>. La stratégie de Sergio González Rodríguez dans *El hombre sin cabeza* dévoile la capacité à raconter l'absurdité de l'existence humaine, ce qui est inconcevable, et à participer au témoignage de ceux qui subissent ou exercent la violence au quotidien. Au moyen de déplacements narratifs temporels et spatiaux, le lecteur s'identifie peu à peu aux identités mexicaines et s'immerge dans la « narco-sphère », un monde où il s'avère plus facile d'entrer que de sortir. Malgré les difficultés pour établir des liens entre les individus, à cause de la propagation de la peur, de l'inculcation de normes culturelles dominantes, des représailles et des sanctions mortelles, l'auteur a tout de même la capacité de se convertir en « détective » social pour laisser des moyens d'analyse et de révolte. Admettre la défaite dans le texte susceptible faire naître une certaine capacité de critique qui, bien qu'elle tende à se perdre dans les mouvances absurdes de la modernité, pourrait ouvrir la porte à de réels changements. Dans le cas mexicain, la littérature opère comme une « catharsis » pour raconter ce qui est incompréhensible, indicible et insensé. Mettre alors en scène la « défaite » serait une façon de lui donner du sens et, finalement, de trouver des moyens de révolte pour faire surgir un désir de résistance commune. Ainsi, le lecteur ne serait plus cantonné à la simple tâche de lire pour le plaisir, mais à celle de se révolter et à s'engager dans son contexte – comme le suggérait Julio Cortázar dans sa nouvelle «Continuidad de los parques» qui, avec son personnage-lecteur, montre l'urgence de réagir avant le coup fatal.

2 Citation de CASTELLANOS, Rosario, tirée de BALLESTEROS ROSAS, *Luisa, La femme écrivain dans la société latino-américaine*, Paris, éditions L'Harmattan, 1994, p. 149.

## **Bibliographie**

---

BALLESTEROS-ROSAS, Luisa, *La femme écrivain dans la société latinoaméricaine*, Paris, L'Harmattan, 1994.

BENMILOUD Karim, LARA-ALENGRIN, Alba, *Tres escritoras mexicanas Elena Poniatowska Ana García Bergua Cristina Rivera Garza*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014.

BORGES, Luis Jorge, *Arte poética*, Barcelona, Editorial Crítica, 2001.

BUTLER, Judith, *Ce qui fait une vie : essai sur la violence, la guerre et le deuil*, Paris, Éditions Zones, 2009.

BUTLER, Judith, « Violence, deuil, politique », Lausanne, Éditions Antipodes, *Nouvelles Questions Féministes*, 2003/1 Vol. 22, pages 72 à 96. Article disponible en ligne : <https://www.cairn.info/revue-nouvelles-questions-feministes-2003-1-page-72.htm>, 2003.

CLOTMARCO, Yves , « L'autoconfrontation croisée en analyse du travail : l'apport de la théorie bahktinienne du dialogue », article disponible en ligne : [http://www.felsemiotica.org/site/wp-content/uploads/2014/10/Clot-Yves-L\\_autoconfrontation-crois%C3%A9e-en-analyse-du-travail-l\\_apport-de-la-th%C3%A9orie-bakhtinienne-du-dialogue1.pdf](http://www.felsemiotica.org/site/wp-content/uploads/2014/10/Clot-Yves-L_autoconfrontation-crois%C3%A9e-en-analyse-du-travail-l_apport-de-la-th%C3%A9orie-bakhtinienne-du-dialogue1.pdf), 2014.

EZQUERRO, Milagro, *L'hybride : Lo híbrido : cultures et littératures hispanoaméricaines*, Paris, Editions Indigo & Côté Femmes, 2005.

FOUCAULT Michel, *Il faut défendre la société*, Paris, Gallimard, 1997.

FOUCAULT Michel, *Dits et écrits*, Paris, Quarto Gallimard, 1978.

FOUREZ, Cathy, *Scènes et corps de la cruelle démesure : récits de cet insoutenable Mexique*, Paris, Éditions mare&martin, 2012.

FOUREZ, Cathy (dir), GIRALDI-DEI, Norah, IDMHAND, Fatiha, *Lieux et figures de la barbarie*, Berlin, Peter lang, 2012.

C GAUTHIER, « L'essai : témoigner la défaite, représenter l'insoutenable réalité mexicaine... »

FUENTES, Carlos, *La región más transparente* (1958), Madrid, Conmemorativa, 2008.

FUENTES, Carlos, *Geografía de la novela*, Buenos Aires, Tierra Firme, 1993.

GARZA RIVERA, Cristina, *Dolerse: textos de un país herido*, México, Ediciones Sur+, 2011.

GARZA RIVERA, Cristina, *Los muertos indóciles necroescrituras y desaparición*, México, Edición Tusquets, 2013.

GARZA RIVERA, Cristina, NO HAY TAL LUGAR  
<<http://cristinariveragarza.blogspot.fr/>>

GARZA RIVERA, Cristina, «Escribir en comunidad en tiempos de violencia», 13 mars 2015, [https://www.canalu.tv/video/universite\\_toulouse\\_ii\\_le\\_mirail/escribir\\_en\\_comunidad\\_en\\_tiempos\\_de\\_violencia\\_cristina\\_rivera\\_garza.2043](https://www.canalu.tv/video/universite_toulouse_ii_le_mirail/escribir_en_comunidad_en_tiempos_de_violencia_cristina_rivera_garza.2043) [date de dernière consultation : 03/08/2018]

GONZÁLEZ RODRÍGUEZ, Sergio, *El hombre sin cabeza*, Barcelona, Anagrama, 2009.

GUSDORF Georges, *Lignes de vie 1 : Les écritures du moi*, Paris, Odile Jacob, 1991.

HERRERA Yuri, *Trabajos del reino*, Cáceres, Editorial Periférica, 2010.

LEPAGE Caroline, GOMEZ-VIDAL BERNARD Elvire, VILLANUEVA Graciela, *Pouvoir de la violence et violence du pouvoir*, Paris, Atlande, 2013.

LUDMER Josefina, « Littératures post-autonomes : un état autre de l'écriture », *L'Objet littérature*, Article disponible en ligne : <http://oblit.hypotheses.org/509> >, 2013.

MARZANO, Michela, *La mort spectacle, Enquête sur l' « horreur-réalité »*, Paris, Gallimard, 2007.

C GAUTHIER, « L'essai : témoigner la défaite, représenter l'insoutenable réalité mexicaine... »

MBEMBE, Achille, « Nécropolitique », *Raisons politiques*, 2006/1 (no 21), Éditions Presses de Sciences Po (P.F.N.S.P.) Article disponible en ligne : <http://www.cairn.info/revue-raisons-politiques-2006-1page-29.htm> >, 2006.

RAMOS ESCANDÓN, Carmen, *10 años de periodismo feminista*, México, Planeta, 1988.

RULFO, Juan, *El llano en llamas*, México, Fondo de cultura Económica, 1953.

SONTAG, Susan, *Devant la douleur des autres*, Paris, Éditions Christian Bourgeois, 2003.

TALAVERA, Juan Carlos, «Cristina Rivera garza crea literatura contra la indolencia», *Excelsior*, Article disponible en ligne : <https://www.excelsior.com.mx/expresiones/2015/07/27/1036875>>, 2015.